



ANNE JACOBS

TEMPÊTE SUR  
LA VILLA  
AUX ÉTOFFES

ROMAN

  
CHARLESTON

---

ANNE JACOBS

---

# TEMPÊTE SUR LA VILLA AUX ÉTOFFES

*Augsbourg, 1935.*

Le bonheur semble enfin de retour à la villa aux étoffes : l'usine textile des Melzer a surmonté la crise économique et les enfants de Marie et Paul quittent peu à peu le nid. Mais l'idéologie nazie qui se propage dans le pays vient mettre en péril le fragile équilibre que la famille Melzer a mis tant de temps à trouver.

Quand des rumeurs sur son origine juive se répandent en ville, Marie est contrainte de céder son prospère atelier de couture. Quant à Paul, il n'arrive plus à dormir sous la pression constante de ses amis qui lui conseillent de divorcer d'urgence. Pour protéger ses proches, Marie doit prendre une décision douloureuse, mais nécessaire, qui bouleversera la vie de tous pour toujours...

Au cœur des heures les plus sombres de l'histoire allemande, raison et passion se heurtent à l'impitoyable réalité dans ce nouveau tome captivant, digne de *Downton Abbey*.

« UN ROMAN HISTORIQUE  
QUI SAISIT MAGNIFIQUEMENT L'ESPRIT  
DE CE DÉBUT DE XX<sup>e</sup> SIÈCLE. »

*Fränkische Nachrichten*

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

ISBN : 978-2-36812-845-9



9 782368 128459

22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère  
Design : le-petitatelier.com  
Images : © Joanna Czogala /  
Hajna Nemeth / Arcangel



  
CHARLESTON  
www.editionscharleston.fr

TEMPÊTE SUR LA VILLA  
AUX ÉTOFFES



## De la même autrice :

*La Villa aux étoffes*, 2020

*Les Filles de la villa aux étoffes*, 2020

*L'Héritage de la villa aux étoffes*, 2021

*Retour à la villa aux étoffes*, 2021

Titre original : *Sturm über der Tuchvilla*, by Anne Jacobs  
© 2021 by Blanvalet Verlag, a division of Penguin Random House  
Verlagsgruppe GmbH, München, Germany

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-845-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (LillyCharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Anne Jacobs

TEMPÊTE  
SUR LA VILLA  
AUX ÉTOFFES

Tome 5

*Roman*

Traduit de l'allemand  
par Corinna Gepner

  
CHARLESTON



## LES HABITANTS DE LA VILLA AUX ÉTOFFES

### *LA FAMILLE MELZER*

*Johann Melzer* (1852-1919), fondateur de l'usine textile Melzer

*Alicia Melzer* (1858-), née von Maydorn, veuve de Johann Melzer

### *LES ENFANTS DE JOHANN ET ALICIA MELZER ET LEUR FAMILLE*

*Paul Melzer* (1888-), fils de Johann et Alicia Melzer

*Marie Melzer* (1896-), née Hofgartner, femme de Paul Melzer, fille de Jacob Burkard et de Luise Hofgartner

*Leopold, dit Leo* (1916-), fils de Paul et Marie Melzer

*Dorothea, dite Dodo* (1916-), fille de Paul et Marie Melzer

*Kurt, dit Kurti* (1926-), fils de Paul et Marie Melzer

*Elisabeth Winkler, dite Lisa* (1893-), née Melzer, ex-épouse von Hagemann, fille de Johann et Alicia Melzer

*Sebastian Winkler* (1887-), second mari de Lisa Winkler

*Johann* (1925-), fils de Sebastian et Lisa Winkler

*Hanno* (1927-), fils de Sebastian et Lisa Winkler

*Charlotte* (1929-), fille de Sebastian et Lisa Winkler

*Katharina Scherer, dite Kitty* (1895-), née Melzer, veuve d'Alfons Bräuer, fille de Johann et Alicia Melzer  
*Alfons Bräuer* (1886-1917), premier mari de Kitty Scherer  
*Henni* (1916-), fille d'Alfons Bräuer et de Kitty Scherer  
*Robert Scherer* (1888-), second mari de Kitty Scherer

#### AUTRES MEMBRES DE LA FAMILLE

*Gertrude Bräuer* (1869-), veuve d'Edgar Bräuer  
*Tilly von Klippstein* (1896-), née Bräuer, fille d'Edgar et Gertrude Bräuer  
*Ernst von Klippstein* (1891-), ex-époux de Tilly von Klippstein  
*Elvira von Maydorn* (1860-), belle-sœur d'Alicia Melzer, veuve de Rudolf von Maydorn

#### LES DOMESTIQUES DE LA VILLA AUX ÉTOFFES

*Fanny Brunnenmayer* (1863-), cuisinière  
*Else Bogner* (1873-), bonne  
*Maria Jordan* (1882-1925), femme de chambre  
*Hanna Weber* (1905-), bonne à tout faire  
*Humbert Sedlmayer* (1896-), domestique  
*Gertie Koch* (1902-), femme de chambre  
*Christian Torberg* (1916-), jardinier  
*Gustav Bliefert* (1889-1931), jardinier  
*Augusta Bliefert* (1893-), ancienne bonne  
*Liesel Bliefert* (1913-), fille de cuisine, fille d'Augusta Bliefert  
*Maxl* (1914-), fils de Gustav et Augusta Bliefert  
*Hansl* (1922-), fils de Gustav et Augusta Bliefert  
*Fritz* (1926-), fils de Gustav et Augusta Bliefert



# PREMIÈRE PARTIE



*Augsbourg, mai 1935*

**I**L ÉTAIT PRESQUE 10 HEURES DU MATIN. On avait fait le ménage dans les chambres des maîtres, nettoyé les salles de bains, terminé les préparatifs du déjeuner. À présent, les domestiques de la villa s'accordaient une pause à la cuisine, avec café au lait et légère collation. On était sur le pont depuis 5 heures et demie du matin...

— V'là enfin le postalier qu'arrive sur son vélo, annonça Augusta, qui observait l'allée, debout à la fenêtre de la cuisine.

— Il passe toujours en dernier à la villa, pour pas que les maîtres aient leur courrier avant midi, grogna Fanny Brunnenmayer, la cuisinière.

— J'ai bien envie de lui demander s'il travaille pour la poste du Reich ou pour celle des escargots, renchérit Humbert.

Hanna, qui allait poser sur la table la corbeille contenant les petits pains laissés par les maîtres, suspendit son geste.

— Fais attention, Humbert, dit-elle avec crainte. Avec lui faut pas plaisanter, il paraît qu'il a déjà dénoncé des gens.

L'aimable vieux facteur était parti à la retraite six mois plus tôt, au grand regret des habitants de la villa aux étoffes. Son successeur n'était pas fait du même bois : un jeune, pas encore 30 ans, d'une minceur de lévrier, au teint pâle et à l'humeur hargneuse. Et avec ça il était un fidèle camarade du parti, un national-socialiste de la première heure, ainsi qu'il aimait à s'en vanter. C'était sans doute ce qui lui avait permis d'obtenir cet emploi à la poste du Reich.

« Dans le temps, ils auraient jamais pris une andouille pareille ! avait déclaré la Brunnenmayer. Trois fois la semaine, il nous apporte des lettres qui sont adressées à d'autres. Quant à savoir à qui il remet les nôtres, y a que Dieu qui puisse le dire ! »

Le plus irritant, chez le « postalier », ainsi qu'ils l'avaient surnommé, c'était sa façon ostentatoire de faire le salut hitlérien. Chaque fois qu'il pénétrait dans la cour de la villa, il levait le bras droit et beuglait crânement un « *Heil Hitler !* » qui s'entendait jusque dans la rue Haag. Lorsqu'on ne répondait pas comme il convenait à ce salut imposé par l'État, il pouvait devenir désagréable. L'avant-veille, alors que Hanna lui avait lancé en retour un aimable « Bien le bonjour », il avait rétorqué sur un ton menaçant qu'on mettrait bientôt au pas les récalcitrants. Ce propos était évidemment ridicule, mais il avait produit son effet sur la craintive Hanna.

— Il est arrivé dans la cour, annonça Augusta.

Hanna rajusta son tablier et se disposait à aller ouvrir lorsque Humbert la retint par le bras.

— Pas toi ! déclara-t-il sur un ton sans réplique. Je vais le recevoir comme il le mérite !

— Non, Humbert, l'implora-t-elle. Faut pas se disputer avec les gens comme lui.

— Dans ce cas, j'y vais, intervint Liesel en posant un cosy sur la cafetière.

Mais son initiative déplut à Fanny Brunnenmayer. Liesel était sa protégée et elle lui succéderait très probablement à la cuisine.

— Ah, sûrement pas, Liesel ! lança-t-elle. T'es la cuisinière, pas la bonne.

Comprenant qu'elle n'y couperait pas, Augusta leva les yeux au ciel. Elle était revenue à la villa depuis près de deux ans. On l'avait reprise après la démission de Gertie, les deux domestiques qui avaient succédé à celle-ci n'ayant pas donné satisfaction à M<sup>me</sup> Elisabeth. Augusta en était fière et heureuse, et comptait bien conserver cette place jusqu'à la fin de ses jours.

— C'est bon, j'y vais, dit-elle. À moi il peut rien me faire. Je vais lui servir gentiment un « *Heil Hitler* », et s'il me demande de lever le bras droit je lui expliquerai que j'ai une méchante arthrose et que ça m'empêche même de me gratter le nez.

Il fallait se décider, car le facteur s'était mis à actionner énergiquement la sonnette de son vélo. Furieux, Humbert s'était posté à la fenêtre près de Hanna pour suivre la scène. Liesel se joignit à eux. Seule Fanny Brunnenmayer demeura assise. Ce jour-là, ses jambes la faisaient souffrir et la station debout lui était pénible.

— Il est même pas encore descendu de bicyclette qu'il lève déjà le bras, commenta Liesel.

— Seigneur ! s'exclama Hanna. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ça alors ! jubila Humbert. Il a donné un grand coup de guidon sur la gauche ! Bravo, en plein dans

les fleurs ! Et il s'est joliment cogné le crâne contre le rebord du parterre !

— Tout le courrier s'est éparpillé dans la cour ! dit Hanna en portant la main à sa bouche avec effroi.

Fanny Brunnenmayer ne voulut pas manquer ce spectacle. Elle se leva péniblement et s'approcha de la fenêtre. Effectivement, le vélo gisait sur le sol et le « postulier » était assis à côté, se tenant la tête à deux mains. Les sacs postaux fixés à l'arrière du vélo s'étaient ouverts dans sa chute et avaient répandu une partie de leur contenu dans la cour.

— Jésus Marie ! entendit-on dire Augusta. J'espère qu'y a pas de mal ?

Le facteur ne daigna pas répondre. Il sortit un mouchoir de la poche de sa veste pour tamponner son nez qui saignait. Augusta descendit le perron en hâte pour venir en aide au blessé.

— Vous savez, ça m'étonne pas, lâcha-t-elle, penchée sur le vélo. Il est tellement chargé, vaut mieux garder les deux mains sur le guidon, sinon on perd facilement l'équilibre. Il faut descendre et avoir les deux pieds par terre avant de faire le salut...

— Ça n'a rien à voir ! gronda l'accidenté sous son mouchoir. Y avait quelque chose sur le chemin, j'ai glissé !

— Je vois pas ce que ça aurait pu être, rétorqua Augusta. Attendez, je vais vous aider à ramasser les lettres...

— Bas les pattes ! protesta le facteur en se remettant péniblement sur pied. Le courrier, c'est secret. Apportez-moi un chiffon humide.

Augusta continuait de feindre la frayeur et la sollicitude.

— C'est pour votre nez, hein ? Jésus Marie, qu'est-ce qu'il a enflé ! Pourvu qu'il soit pas cassé ! Vous allez avoir une sacrée bosse...



— Un chiffon humide ! insista le blessé.

Il ôta le mouchoir pour palper son nez, qui avait effectivement enflé.

Dans la cuisine, tous donnèrent libre cours à une joie mauvaise. Hanna finit par prendre l'homme en pitié. Elle sortit un torchon propre de l'armoire et le plaça sous le robinet.

— La lavette aurait suffi, fit remarquer Humbert.

— Comment tu peux être si méchant ? le réprimanda-t-elle en sortant apporter le torchon à Augusta.

Ils regardèrent par la fenêtre le « postalier » s'essuyer la figure en continuant de se tâter le nez, puis redresser son vélo, dont le garde-boue avant était tordu. Malheureusement, il l'appuya contre la façade de la villa, si bien qu'on ne pouvait plus le voir depuis la cuisine. On n'apercevait que le torchon mouillé, qu'il avait jeté aux pieds d'Augusta. Puis il ramassa ses lettres et les coinça sous son bras pour les remettre dans les sacs postaux.

— Et le courrier de la villa ? demanda Augusta sans se démonter.

— Vous pouvez pas attendre une minute ?

— Je demandais juste comme ça...

— Y aura des suites, déclara l'homme sur un ton menaçant. Je vous le garantis. On m'a tendu un piège. Il y avait quelque chose sur le chemin.

— Moi, j'ai rien vu, je suis prête à le jurer. Grand merci pour le courrier. Dites, ça fait pas beaucoup, vous en auriez pas oublié par hasard ?

— Y aura des suites... répéta le facteur, furieux.

— Oui, c'est sûr, répondit Augusta en continuant à bavarder avec naturel tout en se dirigeant vers le perron, les lettres à la main. Alors sans rancune, hein ? Et à l'avenir, faites plus attention. Ah, et j'allais oublier, *Heil Hitler !*

— Ça, c'était pas nécessaire, fit observer Fanny Brunnenmayer avant de se détourner en gémissant pour aller se rasseoir.

— Il est reparti, rapporta Liesel. Ça, pour pédaler, il pédale ! Il doit être sacrément furieux.

— J'espère qu'il y aura pas de problèmes, soupira Hanna. S'il dénonce les maîtres à cause de nous...

— Peureuse, va ! répliqua Humbert en lui posant un bras sur les épaules afin de la rassurer. Prenons notre petit déjeuner, sinon le café sera froid.

Augusta refit son apparition, la mine satisfaite.

— C'est ça, la vie, lâcha-t-elle avec un sourire en coin. Quand on se donne des grands airs, on finit toujours par trébucher. J'ai demandé à Christian qu'il se dépêche de nettoyer la cour.

Sur quoi elle alla rapidement se laver les mains et s'assit à la table de la cuisine. Les autres la rejoignirent. Ils n'avaient plus beaucoup de temps. La cuisinière devait s'occuper du déjeuner, Humbert mettre la table dans la salle à manger. Quant à Augusta, elle entra en action dès que Johann, Hanno et Charlotte revenaient de l'école.

— Pourquoi qu'il devrait nettoyer la cour, Christian ? s'enquit la Brunnenmayer.

Augusta mordait déjà dans son petit pain beurré, qu'elle avait trempé dans le café au lait.

— Parce qu'il y a des gravillons.

— Des gravillons ?

— Doux Jésus ! s'exclama Liesel, effrayée. Christian voulait boucher les deux nids-de-poule de l'allée, ce matin. Ya des gravillons qu'ont dû tomber de la brouette.

— Alors finalement le postalier... balbutia Hanna. Le pauvre a dérapé dessus...

Humbert dut reposer sa tasse tant il riait.

— Sacré Christian ! s'exclama-t-il. Et dire qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession !

— Mais il l'a pas fait exprès ! s'indigna Liesel. Mon Christian, il ferait jamais une chose pareille !

Humbert fit un geste de dénégation et prit une tranche de jambon fumé qu'il plaça sur une moitié de petit pain.

Fanny Brunnenmayer consulta l'horloge de la cuisine, puis regarda autour d'elle.

— Où est Else ?

Effectivement, Else n'était pas descendue pour le second petit déjeuner. Dans l'agitation générale, son absence était passée inaperçue. Cela tenait aussi au fait qu'elle s'endormait régulièrement à table et qu'on devait la réveiller pour manger. Elle vieillissait, Else, n'arrivait presque plus à faire le ménage dans une pièce. Quant à battre les tapis, elle y avait renoncé depuis longtemps. À la villa, toutefois, on ne renvoyait personne pour une question d'âge. Else faisait partie de la maisonnée, elle travaillait autant que ses forces le lui permettaient, prenait ses repas avec les autres à la cuisine et continuait à occuper sa chambre sous les toits.

— Elle était là ce matin, dit Humbert.

— C'est vrai. On est montées toutes les deux au premier, renchérit Augusta. Elle est allée changer les draps dans la chambre des maîtres, et moi je me suis rendue dans le second bâtiment pour habiller les enfants.

Hanna avait fait le ménage dans le salon rouge et le jardin d'hiver, où les maîtres avaient passé la soirée de la veille. Le fumoir n'avait pas été utilisé récemment. Les chambres des « jeunes maîtres », à savoir Dorothea et Leopold, avaient simplement besoin d'être dépoussiérées. Pour l'heure, elles n'étaient pas occupées. Après avoir passé son baccalauréat, l'année précédente,

Leo faisait des études de musique et de composition à Munich. Sa sœur Dodo avait quitté le lycée peu avant le bac – au grand dam de sa mère – pour s’installer à Berlin, dans le quartier de Staaken, afin de suivre une formation de pilote d’avion. Elle bénéficiait du soutien financier de la tante Elvira, qui s’était admirablement acclimatée à la villa et avait été enthousiasmée par les ambitions aéronautiques de Dodo.

— Je vais aller voir, dit Hanna en terminant rapidement son café. Elle a dû s’endormir quelque part.

— Pourquoi elle peut pas faire un effort ? s’irrita la Brunnenmayer. Elle a bien huit ans de moins que moi, mais elle se comporte comme si elle avait 80 ans.

Fanny Brunnenmayer, qui travaillait à la villa depuis plusieurs décennies, avait franchi le cap des 70 ans deux ans plus tôt, mais elle continuait à diriger la cuisine avec poigne, supervisant Liesel, qui prendrait sa suite, et mettant la main à la pâte chaque fois qu’elle le jugeait nécessaire. Seules ses jambes lui causaient du souci. Elle avait les genoux enflés et douloureux, les pieds gonflés, si bien qu’elle ne pouvait plus se déplacer qu’en pantoufles de feutre.

« Voilà ce qui arrive quand on a passé cinquante ans aux fourneaux », disait-elle, maussade.

On entendit sonner la cloche de la terrasse – c’était pour Augusta. Celle-ci se leva en soupirant. M<sup>me</sup> Elisabeth prenait le soleil à l’extérieur avec son époux et voulait sans doute encore de la limonade et des biscuits. À cet instant, Hanna déboucha de l’escalier de service en tenant par la main Else qui sanglotait, au comble du désespoir.

— Ah, te voilà ! s’exclama Augusta. Où est-ce que t’étais fourrée ? On se demandait ce que tu fabriquais.

Else essuya ses larmes du revers de la main.

— Dire qu'il fallait que ça m'arrive sur mes vieux jours... hoqueta-t-elle. Il faut surtout pas le raconter à Monsieur. J'en mourrais de honte...

— Prends donc ton café, lui conseilla Hanna pour l'apaiser. Personne n'a rien remarqué, je suis arrivée à temps.

À son grand regret, Augusta n'avait plus le temps de l'interroger, il fallait qu'elle se dépêche, M<sup>me</sup> Elisabeth était une personne impatiente. Quand elle fut sortie, on apprit qu'Else, épuisée par les efforts fournis pour changer les draps, s'était endormie. Hanna l'avait trouvée en train de ronfler comme une bienheureuse dans le lit de Monsieur.

— Eh ben dis donc ! s'exclama la Brunnenmayer, indignée. Si Monsieur t'avait vue là, il aurait été bien étonné !

Assise à table, la tête basse, Else se faisait consoler par Hanna. Elle but son café sans lait et à longs traits en s'interrompant pour répéter que cela ne lui arriverait à coup sûr plus jamais.

— J'ai compris, affirma-t-elle. C'est un signe du bon Dieu pour que je me reprenne.

Christian était assis de l'autre côté de la table, mangeant le dernier petit pain et buvant posément son café. Lui aussi avait mauvaise conscience.

— J'ai mis quelques pelletées de gravillons en trop dans la brouette, avoua-t-il. Comme j'avais pas envie de faire le trajet trois fois, je l'ai trop chargée. Et alors que je faisais le tour de la corbeille y a quelques gravillons qui sont tombés. J'ai voulu nettoyer, mais à ce moment-là, j'ai vu que l'étalement avait de nouveau démoli la clôture et...

— T'inquiète pas, Christian, le reconforta Liesel, qui avait repris sa place aux fourneaux, où elle faisait

revenir les oignons pour le goulasch. C'est pas ta faute si cet imbécile sait pas faire faire du vélo.

— Et s'il nous dénonce ? s'inquiéta Christian. Vu qu'il en a déjà après nous. Tu te rappelles le cirque qu'il nous a fait en avril parce qu'on n'avait pas accroché les drapeaux à croix gammée ?

On avait effectivement omis de pavoiser la villa pour l'anniversaire du Führer, mais l'oubli avait été réparé. La famille Melzer avait dû elle aussi s'accommoder du nouveau gouvernement, qui avait désormais le pays bien en main. Ne serait-ce qu'à cause de l'usine, qui avait surmonté la crise économique à grand-peine et n'aurait pu espérer de nouveaux contrats si son directeur avait refusé de s'inscrire dans les orientations fixées par les nationaux-socialistes. Il s'était passé des choses terribles, deux ans plus tôt, lorsque Adolf Hitler avait été nommé chancelier et que, peu après, son parti avait obtenu la majorité des voix aux élections du Reichstag. Quelques jours plus tard débutait la « révolution nationale », ainsi que l'avaient surnommée les nazis. À Augsburg, il y avait eu de nombreuses arrestations. Lorsqu'une personne n'ayant pas l'heur de plaire aux nazis disparaissait une nuit, parfois aussi en plein jour, dans la prison du palais de justice nommée « Grange aux chats » pour être ensuite envoyée au camp de concentration de Dachau, on appelait cela « détention provisoire ». Cette mesure avait touché des citoyens appréciés, des conseillers municipaux sociaux-démocrates et communistes, des syndicalistes, mais aussi de simples ouvriers. L'usine Melzer n'avait pas été épargnée, et la plupart de ceux qui avaient été arrêtés n'étaient pas revenus à ce jour. Seul M. Winkler, qui avait été immédiatement emprisonné, avait pu échapper à Dachau grâce à l'intervention de bons amis des Melzer. Toutefois, les nazis ne



l'avaient relâché qu'au bout d'un mois. M<sup>me</sup> Elisabeth avait eu le droit d'aller le chercher.

Humbert, qui l'avait conduite au palais de justice, n'était pas encore bien remis du choc qu'avait provoqué en lui la vue du prisonnier libéré. « Il était très amaigri, avait-il rapporté. On lui avait rasé le crâne et son visage était couvert de bosses. Ils l'avaient battu, lui avaient donné des coups de botte dans la figure. Même les pires criminels sont mieux traités que les pauvres gars dont ils s'emparent sans prévenir. »

Depuis, M. Winkler restait cloîtré à la villa tel un détenu. Il ne se risquait plus à Augsburg et passait ses journées en famille, allant tout au plus jusqu'aux écuries de la tante Elvira, où ses enfants apprenaient à monter à cheval. Et, le soir, avait rapporté Augusta, il écrivait un livre savant. Il n'avait plus le droit de se montrer à l'usine, où il avait dirigé le service comptable.

« C'est une honte, disait souvent Fanny Brunnenmayer. M. Winkler, il a toujours eu que des bonnes intentions avec ses idées communistes. C'est un homme bien, il ferait pas de mal à une mouche.

— On peut déjà s'estimer heureux qu'il soit revenu », ajoutait Humbert.

La frayeur passée, on s'était prudemment adapté à la nouvelle situation. Il fallait que la vie continue. À l'usine, les affaires étaient meilleures, on avait embauché des ouvriers, l'atelier de tissage recevait de nouveau des commandes et on avait pu rembourser les dettes. Cela dit, le chômage partiel n'avait pas disparu, l'industrie textile étant loin de se porter aussi bien que d'autres branches à Augsburg, telle l'usine de constructions mécaniques MAN, contrainte de faire appel à des équipes supplémentaires. En revanche, les employés de la villa n'avaient plus à craindre de devoir servir d'autres

maîtres, voire de perdre leur place. La cuisinière était ravie de ne plus avoir à se restreindre et de pouvoir gâter ses maîtres avec toutes sortes de petits plats. Et, surtout, elle avait désormais la possibilité de transmettre son art à Liesel, mariée depuis quatre ans déjà avec le jardinier Christian. Pour l'instant, leur union n'avait pas encore produit d'enfants, ce dont Fanny Brunnenmayer se réjouissait. Liesel aurait pu décider de quitter son emploi, ce qui aurait été fort regrettable compte tenu du talent qu'elle manifestait pour la cuisine.

« Il vaut mieux que vous ayez pas d'enfants, disait la Brunnenmayer. Vous avez tous les deux une bonne place, vous auriez pas le temps d'élever des petiots. »

On savait pourtant que les jeunes gens rêvaient d'un bébé, mais la cigogne se faisait attendre.

Ce jour-là, Christian était pressé de retourner dans le parc, car il devait replanter les bordures de fleurs de la terrasse. De ce fait, seules Else, Liesel et Fanny Brunnenmayer restèrent dans la cuisine. Liesel avait posé la planche en bois avec la ciboulette sous le nez d'Else et lui avait donné un couteau afin qu'elle ait de quoi s'occuper au lieu de se rendormir. La Brunnenmayer, assise à la table, façonnait les boulettes, trempant régulièrement ses mains dans un bol d'eau froide pour éviter que la pâte lui colle aux doigts. Liesel ajoutait divers ingrédients au goulasch, dont l'odeur déjà délicieuse se répandait dans la cuisine.

— N'oublie pas la muscade, Liesel, dit la cuisinière. Juste une petite pincée, mais il en faut. T'as mis trop d'ail, je le sens à plein nez...

— Ah, grands dieux ! soupira Liesel, c'est bien ce que je craignais.

Else coupa sagement la ciboulette et se leva pour apporter la planche à la Brunnenmayer. Jetant un

rapide coup d'œil sur son travail, celle-ci fit remarquer qu'elle aurait pu couper des brins un peu plus fins pour la salade.

— Y a une voiture qu'est entrée dans la cour, annonça Else.

— Ça doit être Monsieur, répondit Liesel. Mais il rentrerait bien tôt...

— Non, c'est pas sa voiture. On a de la visite.

— De la visite ? maugréa la cuisinière. Et moi qui ai fait seulement quelques boulettes de plus. Il faudra allonger le goulasch. Tu vois qui c'est, Else ?

La bonne s'approcha de la fenêtre et leur apprit qu'une dame était descendue du véhicule.

— Très maigre, mais bien habillée. Et elle a un chauffeur. Il lui a ouvert la portière et fait une révérence comme si c'était une reine. Ah, le v'là qui se retourne — mais je le connais... Ce serait pas le... le Russe ?

— Quel Russe ? s'étonna Liesel.

La Brunnenmayer, elle, avait compris.

— Le Grigori, tu veux dire ? Celui qu'avait séduit notre Hanna et qu'avait aussi fait les yeux doux à Augusta ? Si c'est lui, alors je sais qui vient nous voir.

Liesel, qui ne connaissait ces histoires que par ouï-dire, haussa les épaules et continua de remuer son goulasch.

— Et qui c'est alors ? demanda-t-elle par-dessus son épaule.

— Cette garce de Serafina. Elle a engagé le Grigori comme chauffeur quand elle est revenue de Maydorn.

— Serafina Grünling ? releva Else avec surprise. Qui a été gouvernante à la villa du temps où elle s'appelait encore « von Dobern » ?

— Exactement, grogna la cuisinière en posant la dernière boulette sur la grande assiette. Sauf qu'avec Grünling c'est fini. Elle a divorcé.

— Ah ? Mais pourquoi ? demanda Else. En l'épousant, elle est devenue riche.

— Oui, mais le Grünling il est juif.

— Ah, d'accord, répondit Else comme si cela allait de soi. Et qu'est-ce qu'elle vient faire ici ?

— Rien de bon en tout cas, grommela la Brunnenmayer.

Elle se leva en gémissant pour placer les boulettes dans l'eau bouillante.

## 2

**L**ISA N'ÉTAIT NULLEMENT INSATISFAITE de la situation présente. Après la terreur qu'avait suscitée en elle l'incarcération de Sebastian, les nuits d'insomnie et les longues heures passées à pleurer, elle était heureuse de l'avoir retrouvé. Elle l'avait soigné avec amour et compétence, en mère et en infirmière, lui avait reproché de ne pas l'avoir écoutée lorsqu'elle le pressait de quitter le parti communiste. Sa docilité enfantine l'avait émue. Mais, depuis son retour, ils ne parvenaient plus à avoir de relations intimes. La terrible expérience de la prison avait affecté la virilité de Sebastian. Physiquement, il n'avait subi aucune atteinte, mais quelque chose s'était brisé en lui.

« Ne m'en veux pas, chérie, lui disait-il le soir. C'est un tel chaos dans ma tête, je crois que je te décevrais. Attendons encore un peu. »

Lisa se montrait compréhensive – elle l'aimait. Le véritable amour ne se réduisait pas aux relations physiques, elle l'aimait de toute son âme et il ne lui serait pas venu

à l'esprit de le presser. Un jour, il redeviendrait lui-même, elle en était convaincue. Il fallait juste un peu de patience. Les réunions du Parti en soirée ou l'action caritative rue Moyenne appartenaient désormais au passé : le parti communiste n'existait plus et le foyer des ouvriers avait été fermé par la police. Lisa n'avait pas non plus aimé l'époque où Sebastian s'était engagé avec ardeur dans la direction du service comptable à l'usine. Elle ne le voyait pas de la journée et, le soir, il retrouvait fréquemment Paul au fumoir pour boire un cognac et discuter de leurs affaires. Non, durant cette période, il n'avait guère été présent, excepté le dimanche. Mais, alors, il s'occupait davantage de ses enfants que de sa femme.

Désormais, le matin, lorsque les enfants étaient à l'école, elle l'avait pour elle seule. Elle pouvait le choyer, veiller sur sa santé. Le danger était passé – il fallait seulement qu'il se montre raisonnable, qu'il suive ses conseils, et il ne lui arriverait plus rien. Et un jour, ce fou d'Adolf Hitler disparaîtrait à son tour, comme tous les chanceliers qui l'avaient précédé et comme le pauvre et bon empereur Guillaume. Alors viendraient des temps meilleurs.

Ce jour-là, il faisait très chaud sur la terrasse, et d'autant plus qu'on approchait de midi. Lisa avait descendu son tricot et ouvert deux parasols. Sebastian l'avait rejointe avec un livre qu'il était allé chercher dans la bibliothèque.

— Qu'est-ce que tu lis, chéri ? demanda-t-elle en faisant cliqueter ses aiguilles avec ardeur.

— *À l'Ouest, rien de nouveau*, d'Erich Maria Remarque...

— Seigneur, soupira-t-elle en examinant d'un œil critique la chaussette qu'elle était en train de confectionner. Tu choisis toujours des livres si sérieux ! Tu



veux bien me tenir l'écheveau, chéri ? Il faut que j'en fasse une pelote.

— Bien sûr, Lisa, je voudrais juste terminer ce chapitre, répondit-il en ôtant ses lunettes pour essuyer son front en sueur. Ce roman est passionnant, c'est incroyable ; il montre que la guerre détruit la culture et l'éthique de l'humanité et fait de nous des bêtes féroces.

Lisa frissonna et dut recompter ses mailles.

— Mais tu lis des livres horribles !

— L'horreur est instructive elle aussi, répondit-il en se replongeant dans sa lecture. Nous devrions tous œuvrer pour qu'il n'y ait plus jamais de guerre. Il faut que les hommes trouvent un moyen de vivre les uns avec les autres dans la paix et la justice.

Lisa soupira, craignant qu'il n'enchaîne une fois encore sur la révolution communiste mondiale. Elle reposa son tricot dans la corbeille et se leva pour actionner la sonnette électrique qu'on avait installée à côté de la porte de la terrasse.

— Qu'est-ce qu'il fait chaud, aujourd'hui ! dit-elle. Je vais demander à Augusta d'apporter ton chapeau de paille, ainsi qu'une autre carafe de limonade avec des glaçons.

— Laisse donc, chérie, je peux très bien aller chercher mon chapeau moi-même...

— Certainement pas ! répondit-elle en appuyant sur le bouton. C'est le travail d'Augusta. Tu ne rends pas service au personnel en le privant d'accomplir ses tâches, tu sais ? Chaque être humain a un droit au travail, même nos employés. Que se passerait-il, d'après toi, si j'allais dans la cuisine préparer le déjeuner ? La cuisinière m'arracherait sans doute les yeux.

Sans répondre, Sebastian se replongea dans l'époque de la Grande Guerre. Le fauteuil en rotin de Lisa grinça